

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à Hector A. Proulx, Gérant.

ANNONCES

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne

Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine : Réunion des membres du cercle St Isidore, à l'école d'agriculture de Ste Anne; sujet de la conférence par M. Colbert Martineau: Le bétail.—Nos écoles d'agriculture.

Causerie Agricole : De la noblesse et de la dignité du cultivateur. (Suite de la conférence de M. Joseph Prévost.)

Sujets divers : Veillées de Jacques: A propos de chevaux.—L'art agricole: Rôle de l'eau dans la végétation.—L'instruction agricole.—Soins à donner aux chevaux de manège.

Choses et autres : La fabrication du sucre d'érable dans le comté de Beauce.—Tinettes pour l'exportation du beurre.

Recettes : Moyen de détruire les poux qui s'attaquent aux moutons.—Moyen de guérir les écorchures et contusions faites aux animaux.

Erratum.—Dans le mémoire du Rév. M. L. O. Tremblay, adressé aux membres de la Commission agricole, publié le 24 mai dernier dans la Gazette des Campagnes, page 243, 2e colonne, 28e ligne, au lieu de: " Nous supposons qu'une somme de \$5,000, ajoutée à celle de \$1,000, déjà votée pour l'établissement d'une beurrerie," lisez: " Nous supposons qu'une somme de \$500, ajoutée à celle de \$1,000, déjà votée pour l'établissement d'une beurrerie, etc."

REVUE DE LA SEMAINE

Réunion des membres du cercle agricole St Isidore, à l'école d'agriculture de Ste Anne.—Chacune des réunions des membres de ce cercle est tellement intéressante, que le nombre des auditeurs s'accroît toujours de plus en plus: ce qui est un encouragement bien mérité par nos jeunes agriculteurs qui savent si bien nous intéresser et nous instruire par leurs conférences. Dimanche dernier Son Excellence Mgr Poiré, les prêtres du Collège de Ste Anne, le maire M. Eugène Garon et plusieurs notables de la paroisse, cultivateurs et hommes de profession, assistaient à cette séance. La salle était remplie. Si nous avions ici un souhait à faire, ce serait que la salle fut plus vaste pour contenir un plus grand nombre de personnes désireuses d'assister aux conférences.

M. Colbert Martineau qui a fait la conférence a pris pour sujet, " Le bétail," résumant d'une manière très habile, les enseignements donnés sur cette im-

portante question par le professeur d'agriculture M. Schmouth.

Cette conférence qui a duré près d'une heure a donné lieu à une intéressante discussion sur le même sujet. Invitée à fumer la pipe dans la chambre de M. le directeur, il s'y est établie une longue causerie familière à laquelle ont pris part des cultivateurs qui se sont enrichis par l'agriculture et qui ont discuté sous tous les points la question de l'élevage du bétail, et notamment celle du cheval, de manière à en tirer des conclusions pratiques.

Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la belle idée qu'ont eue nos jeunes agriculteurs de l'école d'agriculture de Ste Anne d'établir un cercle agricole dans leur institution: ses précieux effets se feront nécessairement sentir dans la paroisse de Ste Anne elle-même. C'est ainsi que nous apprendrons à apprécier l'utilité de nos écoles d'agriculture.

Nos écoles d'agriculture—Sous ce titre, nous lisons ce qui suit dans le Progrès du Saguenay publié à Chicoutimi:

" Nous avons cherché à faire comprendre la semaine dernière que le rapport de la commission agricole n'est pas satisfaisant au point de vue de notre comté; nos sociétés d'agriculture ne reçoivent pas, dans le comté de Chicoutimi, un octroi suffisant à leur bon fonctionnement, et c'était le devoir de la commission agricole de le faire remarquer à la députation.

" Il est une question qui nous intéresse moins directement mais qui est de la plus grande importance au point de vue de l'agriculture dans la province de Québec. Nous voulons parler des écoles d'agriculture.

" Dans son rapport, la commission agricole recommande l'abandon des écoles d'agriculture comme ne donnant pas les résultats qui étaient attendus. Nous voulons exprimer que nous différons absolument d'opinion des membres de la commission et même nous serions favorables à un octroi plus considérable à nos écoles d'agriculture.

Hôpital-Général de Québec

« Personne ne peut nier que depuis quelques années, l'agriculture a fait des progrès immenses dans la province de Québec. Dans notre comté, quoique bien éloignés jusqu'ici des grands centres, nous nous ressentons depuis plusieurs années de ce nouvel essor donné à l'art agricole et nous sommes convaincus que ceux qui ont le plus contribué à répandre la saine connaissance des principes de l'agriculture sont les élèves sortis des écoles d'agriculture de la province. De l'école de Ste Anne seulement, il est sorti au delà de 300 élèves diplômés et ces élèves établis dans les différentes parties de la province ont mis leurs connaissances en pratique et introduit dans les paroisses les notions qu'ils avaient puisées à Ste Anne. Ces résultats sont constatés et nous savons à qui nous devons ce progrès.

« M. l'abbé L. O. Tremblay, directeur de l'école d'agriculture avait adressé à la commission agricole un mémoire qui reçoit toute notre approbation, dans le quel il insistait sur l'importance du maintien des écoles d'agriculture, et même il fait quelques suggestions très importantes. Celle qui surtout doit recevoir le plus d'attention de la part du gouvernement a rapport aux fermes expérimentales. M. l'abbé Tremblay demande que l'école dont il est le directeur soit chargée de l'établissement d'une ferme expérimentale, et il fait des offres qui sont réellement très avantageuses. Nous verrions avec le plus grand plaisir l'établissement d'une ferme expérimentale dans notre province; il y a là une question importante pour les cultivateurs et nous espérons que la présente session ne se passera pas sans qu'une mesure ne soit présentée à ce sujet. »

Note de la rédaction.— Nous remercions bien sincèrement notre confrère du *Progrès du Saguenay* pour le bon accueil qu'il fait à nos écoles d'agriculture. Nous devons cependant lui faire remarquer que le nombre des élèves qui ont obtenu leur diplôme n'est pas de *trois cents*, il est au plus de cinquante. Mais un plus grand nombre d'élèves ont fait leurs deux années de cours, et des circonstances indépendantes de l'école ont empêché qu'ils se préparaient à l'examen pour l'obtention d'un brevet qu'ils ne croyaient pas nécessaire pour cultiver à leur propre compte.

CAUSERIE AGRICOLE

DE LA NOBLESSE ET DE LA DIGNITÉ DU CULTIVATEUR.

(Suite de la conférence de M. Joseph Prévost.)

Pour en venir, Messieurs, à la seconde partie de ma conférence, ces bienfaits que nous procurent l'agriculture ont-ils été reconnus par tous? Au moins, notre jeune pays a-t-il su se distinguer au-dessus des autres par une considération raisonnable et juste de l'homme qui lui fournit de quoi se maintenir et de marcher côte à côte avec les grands peuples?

Hélas! il faut le dire avec regret, à ce seul mot de cultivateur, ou plutôt pour se conformer à l'expression vulgaire, à peine le mot *habitant* a-t-il été proféré, qu'un sourire plus ou moins moqueur se dessine sur les lèvres de l'auditeur, comme si l'on venait de faire ressortir ce qu'il y a de plus ridicule et de plus méprisable dans la société. Si cependant l'on constatait ce manque de discernement auprès de quelques indifférents dont la manière de juger n'affecterait en rien

les intérêts des cultivateurs, ce serait encore peu de chose. Mais lorsqu'on voit des hommes que la classe agricole elle-même a élevés au pouvoir, considérer d'un oeil dédaigneux la forte colonne de l'ordre social, vraiment, Messieurs, il est alors temps de se demander si notre pays est en voie de grandir et de prospérer. A nous donc cultivateurs, puisque le choix nous est donné, à nous donc de fixer notre choix sur des hommes dont nous sommes sûrs d'une protection ferme et constante.

Les principales causes de ces répugnances sont sans doute les travaux manuels auxquels l'agriculteur est chaque jour assujéti. D'après ces esprits forts certes peu éclairés, ces sortes de travaux ne sauraient plonger l'intelligence dans un abrutissement complet. Messieurs, cette objection a été l'objection de tous les temps et de toutes les époques. D'un autre côté, des hommes d'une compétence incontestable, avec les plus simples arguments ont su répondre à cette futile objection.

Pour peindre les plus récents, je citerai d'abord Montpetit. Voici ce qu'il dit:

« Par sa participation aux ouvrages manuels du faire valoir, le cultivateur inspire à chacun l'activité, et il entretient dans sa propre personne, cette force de constitution qui lui permet d'exercer une surveillance exacte à toute heure et par tous les temps. Au moyen du travail intellectuel, il ennoblit sa profession, et il prend dans le monde un rang distingué. Pour ce second genre d'occupation, n'a-t-il pas toujours devant lui le livre de la nature tracé par la main de Dieu? Lire dans ce livre sublime avec reconnaissance et amour, y chercher ce qui peut éclairer son art et le rendre plus productif; s'aider, à cet effet, du secours des sciences acquises; révéler à ses semblables les découvertes utiles qu'il peut faire: quel beau travail ou plutôt quelle admirable récréation! »

Maintenant venons-en au révérend Père Herbeteau qui démontre, par un langage aussi éloquent que juste, le double avantage que retire le cultivateur en se livrant aux travaux manuels des champs.

« Cherchez, dit le révérend Père, où se trouvent les tempéraments robustes, les types de haute stature et qui ne déclinent pas; cherchez où se trouvent le sang vif, les joues roses, le teint vermeil et cet air de santé qui s'effleure sous une peau fine, et cette vie qui pétille dans les yeux, et cette âme forte chevillée au corps qu'elle anime, vous verrez que tout cela se trouve à la campagne. Les générations décroissantes sont dans les villes; s'il ne venait incessamment des recrues de la campagne, les villes se dépeupleraient, car les villes dévorent leurs habitants. Les tempéraments anémiques se préparent et se font dans les habitations malsaines des quartiers populeux, dans l'atmosphère saturée des usines et des magasins. La pâleur est l'hôte des salons élégants; la phthisie est le fleau des races aristocratiques; les épidémies n'ont jamais de prises que sur les cités. En un mot, pour tout dire, la vie est plus courte à la ville qu'à la campagne. »

Avez-vous remarqué, Messieurs, comment l'homme vient au monde avec des membres faibles et débiles qu'il faudra fortifier? Si vous élevez mollement cet être si frêle qu'on appelle un enfant, vous en ferez un damoiseau. Au contraire, si vous appliquez ses bras au travail, si vous mettez sur ses épaules des fardeaux

proportionnés à ses forces; si vous le laissez vivre au grand air, ses membres deviendront nerveux et souples; on ne saura ce qu'il faudra le plus admirer à dix-huit ans, ou de sa force ou de son élégance. En vain l'on substituerait aux travaux des champs d'autres travaux, il semble qu'ils sont moins dans l'ordre providentiel, et l'expérience prouve qu'ils sont moins propices au parfait développement de l'organisme humain. Ainsi faut-il conclure, avec l'écrivain, que "l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler; mais le principal travail de l'homme, ce lui qui s'impose le plus à sa nature et à ses besoins, celui qui perfectionne le plus sa race, c'est le travail de l'agriculture."

Le révérend Père Herbreteau ne semble pas partager les opinions de ceux qui prétendent que les travaux corporels abrutissent l'âme.

"La vie du laboureur, dit-il, est-elle donc favorable au développement des facultés intellectuelles? J'ose bien l'affirmer si on entend l'agriculture comme il faut, et si l'on n'exige point, non plus, une culture trop spéciale de l'esprit. Si d'un côté le cultivateur a moins de cette façon de citadine que l'on rencontre dans les grands centres, en revanche il semble garder le privilège de la droiture d'esprit et du bon sens. L'équilibre des facultés intellectuelles se perd plus aisément dans le tumulte des villes; la juste pondération des humeurs, au contraire, et les solutions toujours égales se conservent mieux dans les campagnes. Enfin, s'il est vrai, selon l'antique adage, que la perfection de l'homme comporte une âme saine dans un corps sain, il ne semble pas que nulle part, en dehors de l'agriculture, on en trouve mieux et les éléments et les conditions.

"En un mot, l'agriculteur fait son œuvre avec Dieu; il sème et Dieu arrose, il sarcle et laboure mais compte sur le soleil du bon Dieu pour faire mûrir la moisson. Impuissant à faire produire la semence, le cultivateur attend sa fortune de la protection divine et repose son espérance en ce Père du soleil qui donne le pain quotidien. Oh! c'est bien le cultivateur qui peut dire, en parlant de Dieu, cette divine parole: "*Pater meus agricola est*, mon Père est vraiment agriculteur."

Maintenant, messieurs, je dirai quelques mots sur une autre classe de personnes qui quoique loin de mépriser l'homme des champs, ne peuvent le voir autrement, depuis le matin jusqu'au soir, que couvert de sueurs, mangeant péniblement son pain et reprenant aussitôt après un maigre repas, un travail qu'il ne devra quitter qu'à la nuit tombante.

Messieurs, je ne viens pas ici blâmer l'économie et soyez persuadés qu'au contraire j'en suis un des adeptes les plus convaincus, et je partage pleinement avec vous l'opinion reçue que si l'économie chez le cultivateur n'est pas de chaque instant, il ne tardera pas à crouler; mais ce que je veux avancer, c'est que le cultivateur a droit aussi bien que tout autre, sinon plus, à une vie aisée, agréable et douce.

"L'économie, dit Montpetit, admet aussi certaines habitudes d'une vie très confortable. Ainsi, je veux voir sur la table du cultivateur des mets copieux et substantiels, et lorsqu'il revient fatigué une flamme bienfaisante pétiller dans son foyer. A certains jours de fête qu'il doit célébrer joyeusement, j'aime à trou-

ver sous son toit la généreuse hospitalité des temps antiques. Dans les longs jours d'été, qu'un peu de sommeil à midi répare ses forces. En résumé, les mœurs agricoles ont leur cachet spécial, mais elles ne comportent nullement, comme quelques personnes le supposent, la malpropreté, la grossièreté et l'ignorance. On peut vivre simplement et avoir une grande noblesse de sentiments, de manière et de langage. On peut avoir des bras vigoureux et une intelligence non moins active. On peut ne pas craindre de marcher sur la terre humide et aimer à tenir nette de fange la cour de ferme. On peut s'enrichir par une sage économie et exercer largement la charité. On peut travailler avec ardeur et trouver le temps du repos. Tel doit être le cultivateur simple et distingué."

Ces paroles que je viens de vous citer, Messieurs, sont celles d'un auteur auquel la matière agricole ne semble pas étrangère, et je veux bien m'en contenter sans poursuivre. J'ose croire qu'elles sont assez explicites pour convaincre des esprits aussi bien disposés que vous l'êtes.

D'un autre côté, pour rendre justice à la vérité, bien souvent, trop souvent peut-être, le cultivateur n'a-t-il pas à se frapper la poitrine et à reconnaître que s'il est sujet à quelques plaintes c'est bien sa faute, car nos hommes sincèrement adonnés à l'agriculture n'ont jamais diminué dans l'estime de leurs concitoyens; au contraire, ils en ont toujours été les privilégiés. Ainsi il ne tient qu'à l'agriculteur de prendre dans le monde un rang distingué; pour cela, qu'il ne s'imagine nullement que son état exclut toute manière polie. Qu'il emploie tous les moyens propres à améliorer son art, s'efforçant de rendre sa terre de plus en plus productive. En agissant de la sorte, il quittera bientôt la malheureuse routine qui est la principale cause de son malaise. Oui, l'amélioration, se lancer, dis-je, à grands pas dans la voie du progrès: voilà le moyen de devenir en peu de temps et comme citoyen et comme individu, le soutien le plus ferme sur lequel le pays peut compter.

Quant à nous, messieurs, membres de ce cercle St Isidore fondé dans le but de nous rendre utiles les uns aux autres, nous nous distinguerons surtout en ne nous écartant jamais de la voie que notre digne président lui-même nous a tracée; et cette voie elle se trouve tout indiquée dans cette magnifique et patriotique devise qui ne put jamais mieux être appropriée que par un enfant de la belle France: "Avec Dieu et pour la Patrie."

Veillées de Jacques.

(Suite)

À PROPOS DE CHEVAUX.

Pour terminer ses citations relatives au cheval canadien, Jacques nous en a tiré une plus courte et plus récente de l'excellent ouvrage publié, en 1886, par Chs Edw. Whitcombe, écrivain, ancien élève de l'école d'agriculture de Cirencester et cultivateur praticien dans l'Ontario, sous le titre: "*The Canadian Farmer's manual of Agriculture*."

"Sous le rapport de la force, dit M. Whitcombe, de la souplesse, et de l'intelligence, alliées à une petite taille et à la sobriété, il n'y a probablement pas de race supérieure au monde."

D'accord avec ces auteurs et avec tout le monde sur les qualités exceptionnelles du vrai cheval canadien, Jacques déplore amèrement qu'on en ait laissé dépérir la race; il ne croit pas impossible cependant de la reconstituer et il pense qu'on trouverait encore sur la rive nord du St Laurent, en bas de Québec, assez d'individus de cette race, sains, robustes, bien faits, de bonne taille, pour tenter par la sélection, alliée à un régime fortifiant, la régénération et la fixation de cette race. Nous avons une nouvelle organisation du département de l'agriculture et Jacques nous disait, ce que nous croyons sans peine, que ce ne serait point un mince honneur pour elle que d'entreprendre cette œuvre patriotique et éminemment nationale.

On a décidé la création d'un livre d'or de la vache canadienne, que n'essaie-t-on quelque chose d'analogue pour notre cheval canadien? L'amélioration du cheval canadien par la sélection et une alimentation de choix serait, nous disait Jacques, une œuvre lente et de patience; elle coûterait cher au simple cultivateur, en ce sens qu'elle serait longue à payer et exigerait de nombreux sacrifices. Mais n'a-t-il pas déjà été question de la création d'un haras provincial? Un subside assez élevé aurait même été mis à la disposition du commissaire de l'agriculture à cet effet, si nos souverains sont exacts. Dans la pensée du Gouvernement, autant qu'il nous a été possible de le savoir, ce subside serait destiné à être alloué au particulier disposé à entreprendre la création d'un haras et à apporter au Gouvernement un programme, un établissement, des chevaux, des fonds, etc.

Jusqu'à ce jour personne ne se serait présenté, faute peut-être par le Gouvernement d'avoir suffisamment expliqué le but qu'il se proposait. Mais ce qui est difficile à une entreprise particulière, même approuvée et subventionnée, serait plus aisé au Gouvernement, et le nôtre ne devrait-il pas suivre résolument l'exemple des gouvernements Européens, qui ont établi dans leur pays des haras et jumenteries et ont ainsi facilité soit la conservation des races nationales, soit la création de races nouvelles, et par ce moyen en sont arrivés à supprimer l'importation étrangère et à y substituer même l'exportation.

Après avoir emprunté à l'Angleterre ses trotteurs du Norfolk, pour l'amélioration de la race normande et la création d'un type de chevaux de carrosse, la Normandie, qui avait été aidée en cela par l'administration des haras, a créé une race magnifique que les Américains et les Anglais eux-mêmes achètent aujourd'hui à grand prix. Ces dernières années les poulains anglo normands se sont payés, de trois à six mois, des prix variant de \$200 à \$150, suivant l'origine.

Les haras rendraient aussi chez nous de grands services. L'élevage est une question délicate qui a besoin d'une direction judicieuse et éclairée. Nos haras pourraient d'ailleurs profiter de l'expérience acquise dans les haras étrangers, et les sympathies que le Canada trouve en France de tous côtés permettraient sans doute à notre gouvernement, si le besoin s'en faisait sentir, de puiser auprès de l'administration française des haras tous les renseignements nécessaires.

D'après Jacques, nos haras provinciaux ne devraient pas se borner à des importations d'étalons et de juments étrangers de bonne race, en vue de croise-

ments avec notre race canadienne. Ils devront aussi et surtout chercher à refaire par la sélection et à fortifier par une riche alimentation notre race canadienne pure.

Notre climat est dur et toutes ces races magnifiques, importées des climats plus tempérés, sont plus délicates et plus exigeantes que nos chevaux canadiens. Jacques pense donc que si, pour les besoins de l'exportation, nous pouvons croiser notre race canadienne et chercher à l'approprier aux besoins de la demande étrangère, nous devrions pour nous-mêmes et à tout prix chercher à refaire notre race par elle-même.

A propos d'exportation, Jacques nous a parlé d'une brochure récemment publiée par le gouvernement d'Ottawa, sur "l'élevage des chevaux en Canada" et renfermant une lettre des colonels Ravenhill et Phillips et un discours adressé par le colonel Ravenhill à des éleveurs de chevaux.

Jacques nous a donné connaissance de ces lettres et de ce discours. Tout y est intéressant pour nous amateurs de chevaux, et tous ceux qui veulent faire de l'élevage devraient posséder cette brochure que le gouvernement ne saurait répandre avec trop de profusion.

Le colonel Ravenhill, inspecteur et acheteur de chevaux pour l'artillerie royale anglaise, a été frappé de ce que nous n'avons en Canada ni marchés périodiques ni foires aux chevaux. Il dit que le commerce des chevaux en Canada est entre les mains des américains et de quelques amateurs dans chaque district, ce qu'il considère comme très défavorable aux intérêts du cultivateur. De cette absence de foires et de marchés découle pour les acheteurs étrangers la nécessité de parcourir d'immenses étendues de territoires, et le colonel n'a pas dû faire moins de 14,755 milles pour examiner 7,674 chevaux et finalement en acheter 83 pour son gouvernement.

Le petit nombre de ces achats est dû à ce qu'une grande proportion des chevaux qui sont de grosseurs et de sorte convenables pour les besoins militaires anglais, sont malsains ou ont des défauts; cela provient de ce que les cultivateurs surmènent leurs animaux lorsqu'ils sont trop jeunes, dontent les poulains avant qu'ils soient développés; les juments ainsi tarées transmettent leurs maladies à leurs poulains; le nombre d'étalons malsains et tarés est aussi très grand dans les districts, et cela cause beaucoup de tort. Une mauvaise conformation des chevaux du Canada, qui pourrait avantageusement être portée à la connaissance des éleveurs, est que ces chevaux ont la croupe courte et avalée, défaut provenant du trop grand usage des trotteurs américains pour la reproduction. Le colonel conseille de préférer les étalons ayant les reins et la croupe droite et la queue haute.

Le colonel, comme notre ami Jacques, suggère aussi au gouvernement d'intervenir dans les questions d'élevage. Il constate, non sans regret, que les éleveurs ont tourné leur attention du côté des gros chevaux Clydesdale, Shire et autres et ont cessé d'élever autant que précédemment les chevaux légers, de meilleure race, servant à différentes fins et notamment aux besoins de l'armée cavalerie et artillerie (ce dernier cheval, astreint à marcher aux allures vives en traînant de lourds fardeaux, est bien près du type du

cheval de ferme). Le colonel signale que l'Angleterre importe annuellement 17 000 chevaux et que ce commerce mérite qu'on y fasse attention.

Voici d'après la traduction de sa lettre, qui n'a pas dû être faite par un homme de cheval, le portrait, tracé par le colonel, du cheval de trait qu'il cherche pour l'artillerie :

" Le cheval de trait a les jambes courtes, marche vite et va bien sur la voiture, mesurant entre 15 mains 2 pouces et 16 mains de hauteur, 72 pouces de sangle, et pas moins de 8 pouces autour de la jambe immédiatement au-dessous du genou; et plus le canon est large et aplati en cet endroit, mieux c'est, parce que c'est là que la force est spécialement requise; l'os du canon doit être court, le tendon fortement détaché; l'avant-bras et la cuisse longs et bien musclés; les jointures larges, nettes et bien développées; il doit être actif, compact, bas sur jambes, et avant toutes choses nous cherchons celui qui marche franchement tel que ceux que l'on voit trotter étant attelés sur les charrettes ou marcher à la charrue le long d'un sillon, à la vitesse de $4\frac{1}{2}$ milles à l'heure (?).

A côté de ce portrait, Jacques nous a donné celui du cheval d'agriculture fait par M. Whitcombe :

" Le cheval de ferme est une bête à toutes fins, qui doit pouvoir se monter à l'occasion, et s'atteler à la voiture de promenade. Il doit être assez vif pour que le conducteur ne soit point obligé d'animer son allure, et assez léger pour qu'il puisse trotter sur les grandes routes dures sans s'abîmer les pieds et les jambes. Comme on lui demande de traîner de gros poids, il peut avoir l'épaule plus chargée et plus basse que le cheval de route et de carrosse pur. Il doit être assez fort pour la charrue, et avoir assez d'allure pour traîner avec vivacité un léger attelage. Là où les opérations de la culture ne consistent qu'en forts labours et qu'en charrois pesants, les chevaux puissants et lourds peuvent convenir aux cultivateurs. Mais en Canada les saisons sont courtes et nous devons dans toutes nos opérations presser le pas. Nous avons donc besoin d'un cheval qui mène rondement la faucheuse et la moissonneuse, et aille prendre aux granges les voitures et les tombereaux vides et les ramène à un bon pas, en un mot, qui puisse faire rapidement de lourds travaux. Pour cela il nous faut un cheval de taille moyenne, fort, bien membré et vif."

Un fermier anglais voulant résumer les qualités de ses chevaux, disait : Je les attelle à ma charrue, à mes chariots, à ma voiture, je les monte pour aller au marché ou pour chasser le renard.

A rapprocher encore le portrait du cheval de trait trotteur (le moyen Percheron) tracé par J. A. Magne, directeur de l'école vétérinaire centrale française d'Alfort :

" Ce cheval a une taille de 5 pieds à 5 pieds 3 pouces, un corps trapu, une croupe droite, mais arrondie par des masses musculaires bien développées, une encolure plutôt courte que longue, dont la ligne supérieure un peu arrondie se confond avec un garrot épais, mais bien sorti, ce qui, avec une épaule bien oblique et fortement musclée donne à la place du collier une grande étendue, une tête libre et surtout exempte d'un chanfrein étroit et de ganaches épaisses et serrées. La région du rein est large et bien sou-

nue, accusant beaucoup de puissance, les membres osseux et bien musclés, et de bons pieds

Et Gayot, ancien inspecteur des Haras de France, un de ceux qui ont le plus contribué à l'amélioration de la race chevaline en France dans ces 40 dernières années, ajoute en parlant d'un autre type de trotteur puissant :

" Ce cheval est ensemble et compact, gros, épais, trapu, corpulent, membru; sans être distingué, il n'est pourtant pas commun; il respire l'énergie, ses mouvements sont libres et rapides; il est doué d'une grande résistance au travail. C'est un excellent serviteur, un ouvrier capable, toujours prêt et dur à la fatigue, sans trop d'exigences ni sous le rapport des soins, ni sous celui de la nourriture. C'est un modèle excellent, en ce sens qu'il est bon à tout, qu'il attelle aussi bien la voiture du riche que la charrette du fermier, qu'il est parfaitement approprié aux besoins les plus nombreux et les plus généraux du pays; il cultive le sol en achevant de se développer; il suffit à tous les transports agricoles. C'est le cheval moyen dans toute l'acceptation du mot.—(A suivre.)

L'art agricole.

(Suite)

Rôle de l'eau dans la végétation.—Chacun des autres principes immédiats, qui contribuent à la végétation des plantes, a une mission définie, un but particulier à remplir; mais l'eau sert à deux fins: elle sert de nourriture en fournissant au moins son hydrogène, qu'on retrouve dans toutes les parties des végétaux et dans tous leurs produits; elle est en outre le véhicule de tous les matériaux de la végétation depuis leur absorption jusqu'à leur décomposition et leur assimilation, et jusqu'à leur entrée définitive dans la structure celluleuse des plantes. Cette dernière fonction l'eau l'accomplit dans toute l'économie vitale, aussi bien chez les animaux que chez les végétaux. De ce fait ressort encore cette nécessité que tout ce qui contribue au développement d'un corps organisé, doit être, pour son absorption, soluble dans l'eau.

Ceci explique l'énorme quantité d'eau, absorbée par les racines d'une plante en végétation et exhalée par ses feuilles pendant une journée d'été, qui par suite paraît n'avoir joué aucun rôle dans la vie de la plante. Hales a trouvé qu'un soleil de 3 $\frac{1}{2}$ pieds de hauteur émet au-delà de 23 onces de vapeur d'eau en 12 heures de soleil dans une journée chaude et tiède.

Dans une ferme expérimentale près de Berlin, en Prusse, il a été démontré que le blé pendant sa végétation du printemps et de l'automne exhale 330 lbs d'eau pour chaque livre de matière solide qu'il gagne comme feuille, tige ou grains. Dans le trèfle la proportion est de 310 lbs d'eau pour chaque livre de matière solide obtenue. Bien que cette exhalation ne soit pas bornée à la durée de la lumière du soleil, elle fut trouvée plus active que pendant l'obscurité. Wusner a trouvé que la proportion de l'exhalation de l'eau par le blé-d'inde est de 100 lbs pendant la nuit, et 115 pendant une journée moyenne, et 790 pendant une journée ensoleillée. L'eau ainsi exhalée soit pendant la nuit, soit pendant le jour, est toujours sous forme de vapeur, de manière que ce qu'elle tient en dissolu-

tion est laissé à la plante pour s'y incorporer et que l'eau pure seule est évaporée.

L'énorme quantité d'eau qui s'exhale d'un champ de blé d'inde dans une journée de soleil d'août paraît une perte extravagante, mais la nature est un économiste rigide et sans aucun doute il faut que cette quantité soit nécessaire pour le bon fonctionnement des forces de la végétation. Nous en avons eu une preuve l'été dernier quand l'eau est venue à manquer avec une température d'environ 90°. Mais les racines puisent bien mieux leur provision d'eau dans un sol qui n'est pas saturé. Par là nous voyons que la condition d'un sol dans lequel les interstices des particules terreuses sont pleins d'air est plus hâtive que celle d'un sol saturé d'eau, et que l'humidité de l'eau sert à unir les molécules du sol par la force de l'adhésion; que l'absorption de l'eau par les racines des plantes soit facilitée par la diminution de la quantité d'eau paraît à première vue un paradoxe, mais cela s'explique par ce fait que, dans le plus grand nombre des récoltes, les extrémités des racines perdent leur faculté d'absorption si elles sont privées d'air même pendant quelques heures, et si cette privation continue pendant quelques jours, les racines absorbantes meurent. Le riz et quelques-unes de nos graminées font exception à cette règle.

Le système de la circulation végétale, ou du transport des matières nécessaires à la végétation dans les plantes au moyen de l'eau a été étudié à fond, et en ce qui concerne les arbres et arbustes exogènes, c'est-à-dire ceux dont la croissance se fait à l'intérieur, il est bien connu. La leçon pratique à en tirer c'est qu'on ne doit pas troubler et l'équilibre admirable établie par la nature entre le pouvoir d'absorption des racines et celui d'exhalation des feuilles. Ce qui se fait souvent en laissant les racines de blé d'inde dans le dernier rechauffage, quelque temps avant la floraison, en juillet. Dernièrement, j'ai vu un homme planter quelques érables magnifiques auprès de son trottoir. Les racines étaient coupées peut être à deux pieds de longueur, ce qui ne laissait que quelques racines fibreuses avec leurs radicules et leurs suçoirs, tandis qu'il se proposait de laisser la couronne avec toutes ses branches intactes, espérant sans doute que les racines mutilées suffiraient à fournir assez d'eau à l'exhalation des feuilles, lorsque la couronne en serait couverte au milieu de l'été. Mais la nature a voulu qu'il y eût équilibre et on ne peut la tricher impunément.—D'après l'*Indiana Farmer*.—E. CASTEL.

L'instruction agricole.

Cette question est à l'ordre du jour, les amis dévoués de l'agriculture s'en occupent et il ne s'agit plus que de trouver les moyens de la rendre pratique et générale dans nos campagnes. Rien de plus louable, de mieux pensé pour arrêter le démembrement de nos paroisses, et cet aveuglement qui pousse les jeunes gens à quitter la charrue. Dans des questions aussi graves, puisqu'elles intéressent au plus haut degré l'avenir de notre agriculture, art aussi ancien qu'indispensable, nous pensons que chacun doit, selon ses facultés et le degré d'influence qu'il possède, et avec tout le désintéressement possible, ayant en vue les intérêts du cultivateur, apporter le résultat de ses ré-

flexions et indiquer la solution qui lui paraît la plus propre à approcher au but désiré.

Si on examine ce qui se passe habituellement à la campagne, on voit des jeunes gens privés d'une instruction appropriée à leurs besoins, cultiver sans goût comme sans intelligence et prendre, ou pour mieux dire continuer les habitudes routinières que leur lèguent leurs parents. Beaucoup de ces jeunes gens, dégoûtés de cette vie misérable, saisissent la première occasion qu'ils trouvent pour abandonner cette terre qui doit leur paraître ingrate, et prendre le chemin des Etats-Unis, ou chercher du travail dans les villes environnantes pour un salaire qui leur est en général peu profitable, pour ne pas dire souvent nuisible.

Personne ne saurait contester que pour attacher les jeunes gens de nos campagnes au foyer paternel, il faut leur inculquer de bonne heure le goût des champs, leur offrir un nouvel horizon par la divulgation des méthodes les plus appropriées aux divers genres de culture; leur enseigner le parti qu'on doit tirer d'une foule de produits perdus ou mal utilisés, etc.

Mais comment parvenir à ce but, si ce n'est pas par l'instruction bien entendue et appropriée aux difficultés du cultivateur? Pour cela, il nous faut avoir recours à l'instituteur préparé d'avance à exercer cette noble et patriotique mission.

Si nous voulons que les enfants que l'on destine à la vocation agricole reçoivent une éducation en rapport avec leur position, il faut que dans nos campagnes, nous fassions quelques sacrifices en encourageant la profession la plus rebelle qui puisse exister; il nous faut offrir aux instituteurs des avantages tels que les jeunes gens les mieux doués, briguent l'honneur de répandre les saines doctrines de morale et d'instruction, afin de former des hommes de bien.

Pour que les enfants des campagnes apprennent les premières notions d'agriculture, il faut évidemment que le maître, non-seulement les connaisse, mais encore qu'il soit à même de bien les enseigner. C'est encore ici que nos écoles d'agriculture auraient leur utilité, car les instituteurs, après leur sortie de l'école normale pourraient y passer un ou deux ans pour y suivre un cours théorique et pratique d'agriculture. Ce qui nécessiterait de la part de ces derniers plus d'argent pour se mettre en état de pouvoir enseigner l'agriculture dans nos écoles primaires. Hé bien! voici la compensation à ce surcroît de dépenses, en supposant qu'on voulut en faire l'essai dans une paroisse quelque peu considérable: La municipalité scolaire donnerait à son instituteur, dans le voisinage de l'école, un terrain afin d'enseigner ce qu'il aurait appris en fait d'agriculture; il ferait de l'école une petite ferme modèle. Il y a même dans ce genre, un commencement à l'académie dirigée par les Frères à l'Islet. Les revenus provenant de cette ferme permettraient à l'instituteur, avec son salaire ordinaire, de vivre dans une certaine aisance.

Il est clair qu'un pareil sujet pourrait donner matière à plus de développement; mais nous nous contentons d'indiquer cette idée, laissant aux personnes chargées de la direction de notre agriculture de trouver mieux.

Soins à donner aux chevaux de manège.

L'usage de plus en plus général des machines à battre a donné lieu d'appliquer nos chevaux au travail de manège, et beaucoup de cultivateurs s'en sont mal trouvés. Ceux qui sont jeunes et vigoureux se tourmentent et s'effraient du bruit de la machine; ils se jettent à droite ou à gauche, ne tirent que par secousses, et se donnent des contusions ou des écorchures. Il importe de conduire ces animaux avec patience et douceur; il faut éviter surtout de les confier à des engagés brutaux qui ont pour tout savoir-faire les jurons et les coups de fouet.

Ces mouvements déordonnés fatiguent et épuisent promptement les chevaux; on les voit ruisselants de sueur, la poitrine haletante, de leurs naseaux agités il sort un liquide blanchâtre. Alors il faut les dételer de suite, les calmer et leur laver les naseaux avec de l'eau fraîche où on aura mis un peu de sel ou de vinaigre. On les bouchonnera par tout le corps; une saignée quelquefois sera nécessaire, puis du repos à l'écurie. C'est positivement une attaque d'apoplexie qui se manifeste dans ces cas, comme il arrive à la suite d'une marche forcée par un temps de chaleur excessive.

Pour prévenir l'étourdissement dans les travaux de manège, il est nécessaire de couvrir les yeux des chevaux.

Choses et autres.

La fabrication du sucre d'érable dans le comté de Beauce.—On calcule qu'il y a eu trois millions de livres de sucre d'érable de fait ce printemps dans le comté de Beauce. Ce qui, à 7 cts la livre en moyenne, a rapporté \$ 210,000. Il y a des marchands qui ont pu fréter jusqu'à 20 wagons de chemin de fer d'une capacité de 25,000 livres chaque, soit une consignation totale de 750,000 livres. Ces résultats sont assez frappants pour empêcher qu'on ne détruise, comme nous en avons vu des exemples dans le comté de Kamouraska, nos érablières qui peuvent procurer de si grands revenus aux cultivateurs. On donne pour excuse le manque de bras pendant la saison du sucre, qui empêche qu'on puisse exploiter cette industrie. Espérons en des jours meilleurs, et n'allons pas détruire une des principales ressources du cultivateur, et l'une de ses premières récoltes. Cultivez vos érablières qui souvent sont impropres à d'autres cultures, comme vous cultivez vos champs. Nettoyez vos érablières, élaguez soigneusement vos arbres afin qu'ils puissent jouir d'une bonne végétation et vous rapporter de gros revenus qui puissent vous permettre de payer un homme ou deux pour faire le sucre et vous laisser à part cela un bon profit.

N'allez pas, chaque hiver, sous le futile prétexte de payer des dettes criardes chez le marchand, abattre les meilleurs et les plus beaux de vos érables; portez vos économies ailleurs que par la destruction de vos érablières qui ne sauraient, avec le temps, qu'acquiescer plus de valeur. Ce sera un héritage que vous serez fiers de léguer à vos enfants, qui à leur tour sauront le ménager et en tirer grand profit.

Tinettes pour l'exportation du beurre.—Un des principaux exportateurs de beurre, questionné il y a quelque temps, au sujet du genre de tinettes qu'il préférerait a répondu :

“ Nous trouvons que tous les exportateurs préfèrent recevoir les beurres de crèmerie de l'Est et de l'Ouest dans les tinettes en épinette blanche portant 70 livres et sont disposés à payer un meilleur prix pour le beurre arrangé de cette manière. C'est même leur intention de n'acheter que du beurre de crèmerie paqueté de la manière indiquée.”

RECETTES

Moyen de détruire les poux qui s'attaquent aux moutons.

Si vos moutons sont infestés de poux, vous pouvez détruire ces derniers par le mélange suivant: 250 parties d'eau pour

une partie d'acide carbonique. Immédiatement après la tonte de vos moutons lavez doucement ces derniers avec une éponge imbibée de la préparation ci-dessus qui est excellente.—*Le Nord.*

Moyen de guérir les écorchures et contusions faites aux animaux.

Au moment où les attelages sont surchargés de travaux, il est opportun de recommander un moyen à la fois simple et efficace de guérir les écorchures et contusions que le frottement des traits ou colliers cause parfois aux animaux de trait, chevaux et bœufs. Il en résulte quelquefois des plaies douloureuses et qui en s'envenimant pourraient dégénérer en ulcères. Un moyen court et efficace de les guérir, c'est de les imbibier plusieurs fois par jour avec une compresse trempée dans du fiel de porc; plus le fiel est vieux, plus il a d'énergie.

LES
Célèbres Lunettes
DE
B. Laurance



sont les meilleures pour soulager la vue, là où tous autres moyens ont été sans succès. Des certificats de toutes les célébrités médicales du Canada peuvent être vus chez L. A. Paquet, marchand, à Ste Anne de la Pocatière où ces lunettes sont en vente.

Certificat de Son Eminence le Cardinal Taschereau.

M. B. Laurance, Montréal.

9 mai 1888.

Monsieur,—Son Eminence le Cardinal Taschereau, archevêque de Québec, m'exprime son désir de vous faire connaître que les Lunettes que vous lui avez procurées sont de la meilleure qualité et mieux appropriées à sa vue que celles dont elle a fait usage jusqu'à ce jour.

J'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur,

(Signé) J. B. Z. BOLDUC, Ptre.

1er juin 1888.

PIERRE D'AMBOISE

Menuisier

A St - Paschal,

Comté de Kamouraska,

A constamment en vente à des prix modérés des

CERCUEILS

Et fournitures pour cercueils de différentes qualités.

St Paschal, 1er juin 1888.—4

AVIS

Le soussigné François Joncas, de Ste-Louise des Aulnaies, dans le comté de l'Islet, donne avis qu'il ne sera personnellement responsable d'aucune dette contractée en son nom sans une autorisation par écrit ou verbale de sa part.

FRANÇOIS JONCAS,

Ste Louise des Aulnaies, P. Q.

1er juin 1888.—4.

L'EAU ST-LEON LA REINE DES EAUX MINÉRALES

L'excitation et la demande pour cette "Grande eau médicinale de la Nature" augmentent beaucoup chaque mois, et les commandes arrivent d'au-delà des frontières.

Les merveilleux témoignages de tant de personnes qui ont été débarrassées de la douleur et du désespoir pour jour de la vie et de la santé avec ses joies ont été comme nous le disons plus bas, la cause première de cette rage et de cet enthousiasme dont la merveilleuse EAU ST LEON a été l'objet.



Les raisons pourquoi !

Parce que l'eau St-Léon fait disparaître rapidement toutes les obstructions empoisonnées du système, purifie le sang, donne du nerf, débarrasse les conduits bronchiques, façonne l'organisme et rend la vie douce.

C'est un remède sûr pour la Dyspepsie, indigestion, la Constipation, la Bile, le rhumatisme, les humeurs, brûlements de cœur, mal de tête, maladie chronique des rognons et du foie, excès alcooliques.

Cette eau populaire se vend en gros, en Caques et barils de 10 à 40 gallons, et cruches 1 à 5 gallons; en bouteilles, chopines. Cette eau rare est vendue 25 le gallon. Demandez à votre épiciers ou à votre droguiste. Envoyée à toute adresse où il n'y a pas d'agent de nommés. Adressez toute correspondance à

GINGRAS, LANGLOIS & CIE., En face du Palais du Cardinal.

Pour agences, s'adresser à C. C. A. Langlois, gérant pour la Poissance, No. 3, Port Dauphin, s'adresser de bonne heure. Une petite charge annuelle vous assurera une agence lucrative avec l'eau gratuite au puits.

3 mai 1888.—6

Distributions de Prix 1888.

Librairie J. B. ROLLAND & FILS.

LES MAISONS D'EDUCATION ET MM. LES COMMIS SAIRES D'ECOLE voudront bien se rappeler que notre Librairie offre l'avantage de l'assortiment complet de LIVRES DE RECOMPENSES POUR LES DISTRIBUTIONS DE PRIX ET EXAMENS comprenant une variété de collections, formats, reliures en cartonnages tout à fait nouveaux et des plus élégants; ainsi qu'un grand choix de LIVRES DE PRIERES, Imageries, Chromos et autres articles convenables pour récompenses.

Un catalogue de nos collections de livres et autres articles sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

On voudra bien, sur les commandes qui nous sont transmises par écrit, donner tous les renseignements possibles sur le nombre des écoles, la division des classes, la quantité et la valeur des livres qu'on a intention de donner comme premiers, deuxième, troisième prix, etc.

J. B. ROLLAND & FILS,
14, rue Saint-Vincent, Montréal.

24 mai 1888.—3

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1888---Arrangement pour la saison d'été---1888.

Le et après lundi, 4 juin 1888, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

| | |
|------------------------------|-------|
| Pour Lévis..... | 24.13 |
| Pour Halifax et St-Jean..... | 10.43 |
| Pour Lévis..... | 10.43 |
| Pour Lévis..... | 17.14 |
| Pour la Rivière-du-Loup..... | 17.14 |
| Pour la Rivière-du-Loup..... | 21.35 |

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, S'intendant en chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. Bk., 2 juin 1888.

Piano de seconde main à vendre.

On peut acheter à bas prix chez M. L. A. Paquet, marchand, à Ste-Anne de la Pocatière, un piano de seconde main en bon ordre.

24 mai 1888.—4

Ferme-modèle du Collège de Ste-Anne.

A vendre à la ferme-modèle du Collège de Ste-Anne: Veaux Ayrshires, avec ou sans pedigree. S'adresser à

JOSEPH ROY, Chef de pratique.

29 mars 1888.

A VENDRE

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,
16, Rue St Jacques, MONTREAL

Ferme St-Gabriel

J. ISRAEL TARTE & FRERE

Cette exploitation agricole a obtenu, à la dernière exposition provinciale :

I. Un diplôme pour le meilleur troupeau de vaches canadiennes.

II. Le premier prix pour la meilleure vache laitière canadienne de quatre ans et plus.

III. Le premier prix pour la meilleure taure canadienne de trois ans.

IV. Le premier prix pour la meilleure génisse canadienne.

V. Le premier prix pour la meilleure génisse au-dessus de six mois.

VI. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de trois ans.

VII. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de tout âge.

VIII. Le second prix dans la classe des taureaux Jersey pur sang, au-dessus de quatre ans.

IX. Le second prix dans la classe des taureaux canadiens d'un an.

SPECIALITÉ.—Elevage du bétail Canadien en vue de la production du beurre.

A vendre, en ce moment, un TAUREAU JERSEY, GENISSES et TAUREAU de l'an dernier, quelques VEAUX du printemps, mâles et femelles.

24 mai 1888.